

Par définition, la science est faite pour être dépassée.

P. BOURDIEU, *Choses dites.*

1. Le concept de connaissance

Dans le cadre de l'unité d'enseignement « Investigation en santé publique : méthodes qualitatives – Principes et outils », cette fiche « Pour en savoir plus » examine la signification de concepts qui le plus souvent sont acceptés et utilisés sans remise en cause, des concepts qui semblent « aller de soi », des concepts dont le sens pourtant n'est peut-être pas aussi évident qu'il n'y paraît au premier abord.

Il est en effet important de s'interroger sur les notions de « faits », de « données », de « connaissance » ainsi que sur **l'existence ou la non-existence de relation entre le sujet et l'objet d'une étude**. Ce dernier point est particulièrement intéressant : d'une part, il permet de comprendre, de manière réflexive, la situation de recherche ; il implique, par ailleurs, la remise en question des notions qui précèdent.

A propos de cette question de relation entre sujet et objet, deux thèses importantes s'affrontent. Elles sont à la base de l'ensemble des débats qui traversent aujourd'hui la pensée scientifique. La première thèse considère qu'il n'existe pas de relation entre le sujet et l'objet, c'est-à-dire que les faits, qui découlent exclusivement de l'observation et de l'expérimentation, peuvent être analysés de façon neutre et objective. Cette perspective se rattache au courant **positiviste**. La deuxième thèse, au contraire, insiste sur l'idée que la réalité n'est jamais extérieure au sujet qui l'examine, qu'il existe donc une relation entre le sujet et l'objet. Cette orientation relève du courant que l'on qualifie de **phénoménologique**.

2. Première thèse : il n'existe pas de relation – le positivisme

À l'origine de la science, toute connaissance est propre à chaque individu : c'est « mon » expérience qui la constitue. Plus tard, elle devient « l'Expérience » quand elle est partagée par la communauté entière. Par la suite, on transformera les données observées en données numériques. Pour cela, des instruments sont créés. C'est aussi à ce moment qu'apparaît la notion de reproductibilité. L'expérience répétée et la quantification des données vont amener le chercheur à établir des lois de portée générale.

Ces éléments vont constituer la conception positiviste stricte dans laquelle l'esprit de la science doit exclusivement faire appel à l'observation directe, à la constatation et à l'expérience. La connaissance ne peut donc être trouvée que dans l'analyse des faits réels. Ceux-ci doivent faire l'objet d'une description la plus neutre, la plus objective et la plus complète possible. Dans la conception positiviste extrême, ces faits sont non problématiques. Dès lors, il est facile de les qualifier de « vrais » ou de « faux » et leur quantification est aisée. Quant à l'observateur, il doit s'abstraire complètement de sa subjectivité : *c'est l'exigence de la neutralité imposée à tout chercheur positiviste classique*. Dans cette perspective, affirme R. Boudon (1986, p. 131), les idées fausses sont imputées à la passion ou à la précipitation : elles sont le fait de forces irrationnelles qu'on peut et qu'on doit éradiquer.

Ainsi, le positivisme peut se définir comme une attitude caractérisée par un certain nombre de principes (Thinès et Lempereur, 1984, p. 745) :

- 1) le positivisme refuse de prendre en considération toute proposition dont le contenu ne soutient directement ou indirectement aucune correspondance avec des faits constatés ;
- 2) pour le positivisme, il n'y a pas de différence réelle entre l'essence (c'est-à-dire la structure générale des significations) et le phénomène (le fait) ;
- 3) le positivisme réfute tout jugement de valeur qui ne peut s'appuyer sur aucune certitude scientifique;
- 4) toute connaissance n'est valide que si elle se base sur l'observation systématique des faits sensibles.

Pour les néo-positivistes, le monde est « tout ce qui arrive », c'est-à-dire, la totalité des faits. La connaissance est l'expression linguistique bien formalisée du monde. Le langage scientifique doit tenter de réduire intégralement le sens au profit du référé, du descriptif. En vertu du concept d'objectivité, un énoncé n'est légitime que s'il décrit un fait.

L'approche néopositiviste initiale a concentré son attention sur les problèmes de logique, particulièrement ceux du langage scientifique et a adopté un langage de base qui se veut universel : le « physicalisme », c'est-à-dire un langage d'objets corporels extra-linguistiques, indépendants du sujet qui les perçoit. Il s'agit de traduire les discours de toutes les autres sciences dans le langage physicaliste et donc de réduire virtuellement ces dernières à la physique. C'est ici que le physicalisme a rencontré des problèmes insurmontables car il s'avéra rapidement presque impossible de traduire les acquis de la psychologie dans le langage physicaliste **parce que la psychologie n'est pas la science de l'objet mais la science du sujet**. En fait, l'objet de la psychologie est le sujet. Mais le sujet peut-il être considéré comme objet ?

C'est à ce dernier obstacle que se sont heurtés les chercheurs en sciences humaines.

3. Deuxième thèse : il existe une relation – la phénoménologie

Nombreux sont les courants philosophiques qui réfutent l'existence d'un monde réel, d'une réalité extérieure au sujet. Citons à ce propos les positions des philosophes tels que Kant, Hegel ou Schopenhauer : « Le monde est inconnaissable et ma connaissance est phénoménologique » (Kant), ou « Tout se passe dans mon esprit qui n'est qu'un point de vue de l'Esprit universel » (Hegel), ou encore « Ma représentation est capitale » (Schopenhauer).

G. Devereux (1980) pose la question de savoir quel est le vrai but de la tentation d'isoler le fait « extérieur », objectif, de ses répercussions affectives (p. 150). L'auteur affirme que ce but est essentiellement défensif : la fuite dans l'objectivité et la neutralité scientifiques s'expliqueraient par le fait que c'est le moyen qui permet de dissimuler le mieux les motivations irrationnelles inconscientes mais, ajoute l'auteur, elle ne les supprime pas pour autant (p. 151).

Par ailleurs, nombreux sont les auteurs qui pensent que sous le couvert de l'objectivation se cache le problème éthique de la manipulation et du contrôle. Se reconnaître « sujet étudiant un autre sujet » constitue un acte de domination d'un être sur l'autre.

Cette perspective de l'interdépendance de l'objet et du sujet est reprise dans des courants de pensée actuels. Elle est qualifiée **de théorie active de la connaissance**. Selon R. Boudon (1986, pp. 128-129), c'est historiquement à Hume qu'on doit l'existence de cette théorie : les notions dont nous nous servons pour décrire la réalité n'ont en fait pas de correspondants dans la réalité. Le déchiffrement de cette dernière est réalisé à l'aide d'instruments créés dans le propre esprit du sujet. Reprenant les conceptions de Hume, R. Boudon souligne que cette activité est présente dans les

notions les plus habituelles dont nous nous servons pour décrire la réalité. Ainsi, il prend l'exemple de la notion de causalité : « Car si la réalité nous permet d'observer les séquences répétitives (A toujours suivi de B, par exemple), elle ne nous laisse jamais voir directement l'effet de A sur B. Un énoncé tel que < A est la cause de B > doit donc être *considéré comme une interprétation, à l'aide de la notion de cause*, d'une réalité qui se présente à nous comme une simple séquence répétitive » (p. 129).

Toujours selon R. Boudon, la pensée de K. Popper (1935) se rattache directement à cette tradition lorsqu'il affirme que la connaissance est le produit de questions plus ou moins bien formulées, pertinentes et décisives que le chercheur adresse à la réalité. Les conceptions de T. Kuhn (1962) relèvent aussi de ce courant quand il signale que le chercheur formule ses questions et ses théories à l'intérieur d'un cadre linguistique qui lui est transmis par tradition et qu'il ne remet en général pas en question : « Ainsi, le chercheur hérite de « paradigmes », c'est-à-dire d'orientations théoriques et méthodologiques. Il existerait donc un caractère historique et social à ces paradigmes qui survivent jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus résoudre les problèmes qui, de façon continue, surgissent au sein de la recherche scientifique » (Boudon, 1986, pp. 130-131).

P. Bourdieu (1979), quant à lui, affirme que les objets eux-mêmes ne sont pas objectifs, c'est-à-dire qu'ils sont dépendants des caractéristiques sociales et personnelles des personnes qui les observent. Mentionnons également les travaux de M. Huberman et M. Miles (1983) qui s'inscrivent dans la même orientation. Les auteurs s'appuient sur les travaux de phénoménologues et d'ethnométhodologues pour qui il n'existe pas de réalité extérieure au sujet. Tous les processus sociaux mis en évidence par les chercheurs sont éphémères et dépendent de la façon dont les acteurs les perçoivent.

En d'autres termes, on peut dire que pour cette approche, qu'on qualifie de phénoménologique, les fondements du discours scientifique ne prennent pas en compte les objets extérieurs indépendants du sujet percevant mais bien les perceptions, les sensations, les impressions de ce dernier à l'égard du monde extérieur. La difficulté réside dans le fait de créer une méthodologie objective au départ de la subjectivité des sujets.

1.3.1. La phénoménologie

Comment définir de façon plus précise la phénoménologie? C'est, dit Husserl, une rupture avec la familiarité des choses car cette dernière nous détournerait des phénomènes proprement dits. «La familiarité des choses est une capture qui masque leur phénoménalité» (Legros, 1987, p. 60). En d'autres termes, notre immersion dans la vie habituelle, parmi les choses tangibles qui nous sont familières, et l'engagement dans nos propres projets et nos intérêts personnels dissimulent la dimension phénoménale. La phénoménologie va tenter de comprendre l'«en-deçà» de ce qui se manifeste spontanément à nous. La réalisation de ce retour aux phénomènes plus initiaux, plus originaires - auxquels notre attitude naturelle se réfère puis masque aussitôt ne peut se faire, selon Merleau-Ponty, qu'à la faveur d'une création (*ibidem*, p. 61). Car saisir le «comment» de la manifestation qui se présente spontanément à nous n'est pas une démarche aisée. Les choses ne livrent ni immédiatement ni jamais complètement leur identité première.

Selon les phénoménologues, l'investigation scientifique traditionnelle rompt certes aussi avec les évidences de la vie quotidienne. Cependant, les sciences positivistes **restent très attachées à ce qui se manifeste** (aux faits apparents, à la structure et aux propriétés des choses) et par là même sont plus inattentives à la manifestation sous-jacente, souterraine. Ainsi, par exemple, l'explication causale de la réalité humaine permet de dégager des lois. Cependant, les faits expliqués n'ont pas

été compris; ils se sont imposés comme des données. Pour les phénoménologues, un événement devient compréhensible s'il peut être éclairé «par les visées qui forment le <projet du monde> au sein duquel il surgit» (Legros, 1987, p. 78). En fait, il s'agit de comprendre les phénomènes à partir du sens que prennent les choses pour les individus dans le cadre de leur «projet du monde». **Pour les phénoménologues et notamment pour Husserl, l'explication causale des phénomènes humains serait même un obstacle à l'ouverture à la phénoménalité.**

1.3.2. L'interactionnisme symbolique

L'interactionnisme (Mead, 1934; Blumer, 1969) - ou «théorie de l'acteur» - a pour fondement épistémologique et philosophique la phénoménologie. Selon Mead, le comportement humain ne peut se comprendre et s'expliquer qu'en relation avec les significations que les personnes donnent aux choses et à leurs actions. La réalité des gens est étudiée de l'intérieur, à partir de ce que les personnes perçoivent au travers de leurs expériences vécues (Horth, 1986, p. 8). Cette approche soutient la thèse que toute interaction de la vie quotidienne implique un ensemble de constructions courantes et notamment de constructions sur le comportement anticipé de l'autre. Le sujet agit en fonction du comportement attendu d'autrui. Nous nous situons ici dans la perspective interactionniste qui prend ses racines dans la philosophie de l'action de M. Weber, philosophie qui vise la compréhension interprétative de l'action sociale. Comme la signification d'une action est différente pour l'acteur, pour le partenaire et pour l'observateur - parce qu'elle s'enracine dans la situation unique et individuelle de chaque acteur -, on ne peut comprendre l'action des personnes que par la recherche de la signification que l'action revêt pour elles. C'est le postulat de l'«interprétation subjective de la signification» (Schütz, 1975, p. 34). Mais comment appréhender scientifiquement la signification subjective? Et comment saisir par un système de connaissances objectives les structures de signification subjectives (*ibidem*, pp. 43-44)?

1.3.3. L'approche dialectique

L'approche dialectique suggère une relation dynamique entre le sujet et l'objet, c'est-à-dire entre la subjectivité de l'acteur et le fait concret, entre le monde de la culture et le monde de la nature. Il y a constamment un va-et-vient entre ces deux pôles - contrairement à l'interactionnisme symbolique qui n'appréhende que le vécu et les significations des acteurs. L'approche reconnaît à la fois la valeur du fait observé et le rôle créateur du sujet et fait en sorte de les placer en interaction perpétuelle. Par ailleurs, cette approche fait ressortir et analyse les contradictions (oppositions) du monde social afin de mieux le comprendre. Selon l'optique dialectique, les contradictions constituent la base des problèmes réels. Or, les conflits dans une société sont considérés comme facteurs de changement. Ainsi, à travers les éléments contradictoires, l'approche dialectique tente de retrouver le mouvement, la dynamique des systèmes par-delà leurs structures. L'analyse comparative de catégories opposées (par exemple, les rapports minorité-majorité) est la technique privilégiée par cette approche. La technique des événements critiques que nous présenterons au chapitre V illustre par excellence l'optique dialectique.

1.3.4. La pensée singulière

A côté de la perspective phénoménologique dont nous venons brièvement d'évoquer les principes, se développe au cours des années 68-70 un courant hétérogène que C. Descamps (1986, p. 9) dénomme «pensée singulière». C'est une approche extrêmement intéressante car elle peut grandement éclairer notre vision des sciences humaines quand bien même elle ne possède pas d'unité interne. Cette tendance «refuse une lecture unique de la science» (*ibidem*) dans la mesure où le sens des phénomènes est interrogé dans sa complexité, sa contingence et sa multidimensionalité. Elle reste parfaitement rationaliste même si elle prétend saisir les singularités qui ne sont pas toujours généralisables, même si elle analyse l'affectivité des sujets, même si elle

examine les contradictions et les antinomies et même si elle tente de penser le complexe. En fait, la difficulté d'une telle approche à laquelle nous accordons une très grande attention réside dans les moyens que doit se donner le chercheur pour saisir l'individuel et le contingent.

Conclusion

Ainsi, nous assistons au fait que les sciences prennent progressivement en considération les modes de pensée des disciplines telles que l'ethnométhodologie et la phénoménologie, accordent une attention plus grande aux données qualitatives, intègrent davantage observateurs et observés dans ses procédures d'observation, sont plus attentives à rechercher les significations des actions auprès des acteurs concernés - cela dans le cadre de la vie quotidienne -, à analyser les contradictions et à saisir le singulier.

De plus en plus, la méthodologie de la recherche qualitative est mentionnée dans la littérature. On observe que les enquêtes sur le terrain et la récolte de données subjectives se font plus volontiers à l'heure actuelle. Par ailleurs, outre le fait que les chercheurs ressentent la nécessité de prendre en compte une réalité complexe et globale (et non analytique), il apparaît aussi que la recherche est confrontée à la dimension de l'histoire : elle est amenée à examiner tout particulièrement le rôle joué par la trajectoire que suivent les acteurs afin de mieux comprendre les phénomènes.

Bibliographie

- Blumer, Herbert (1969). *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*. Berkeley: University of California Press.
- Boudon, R. (1986) *L'Idéologie, ou l'Origine des idées reçues*. Paris, Fayard (en poche : Seuil/Points, 1992).
- Bourdieu, P. (1979) *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Minuit.
- Chalmers, A.F. (1987) *Qu'est-ce que la science ?* Paris : La Découverte.
- Devereux, G. (1980) *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Aubier.
- Hegel G. W. F., *Fragments de la période de Berne (1793-1796)*, trad. fr. par R. Legros et P. Verstraeten, Vrin, Paris, 1987.
- Horth, Raynald, *L'Approche qualitative comme méthodologie de recherche en sciences de l'éducation*, Pointe-au-Père: Les Editions de la Mer, 1986.
- Huberman, A.M. & Miles, M.B. (2003) *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Mead, G.H. (1934) *Mind, Self, and Society*, ed. Charles W. Morris, University of Chicago Press, 1934.
- Popper, K. (1935) *La logique de la découverte scientifique*. Paris : Payot.
- Thines, G. et Lempereur, A. (1984) *Dictionnaire général des sciences humaines*. Louvain-la-Neuve : CIACO.